

MICHEL
PLATINI

avec Jérôme Jessel

Entre nous



Éditions de
L'Observatoire

Entre nous

Des mêmes auteurs

Michel Platini

Parlons football, avec Gérard Ernault, Hugo Document, 2014 ;
J'ai Lu, 2015.

Ma Vie comme un match, Robert Laffont, 1987.

Jérôme Jessel

2002-2012 : la décennie décadente du foot français, avec Bruno Godard, Flammarion, 2012.

Société générale : Secrets bancaires, avec Patrick Mendelewitsch, Flammarion 2010.

La Face cachée du foot business, avec Patrick Mendelewitsch, Flammarion 2007.

Michel Platini
avec
Jérôme Jessel

Entre nous

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0078-9

Dépôt légal : 2019, octobre

© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2019
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« Il n'y a point de plus cruelle tyrannie
que celle que l'on exerce à l'ombre des lois
et avec les couleurs de la justice. »

Montesquieu, *De l'esprit des lois*.

Prologue

Un jour, mon ami Pierre Lescure, à qui je confiais mon peu d'envie pour la littérature, eut cette phrase magnifique : « Mais Michel ! Tu n'as pas besoin de lire. Ta vie est déjà un roman. » Pierre avait raison. Ma vie est un roman où j'ai occupé tous les rôles. Footballeur, sélectionneur des Bleus, organisateur de la Coupe du monde, président de l'UEFA. Un parcours singulier. Une ascension inédite pour un footballeur. Une belle trajectoire avec le ballon rond comme ligne de vie. Une existence que je chéris chaque matin quand la vue du majestueux mont Blanc se déploie devant mes yeux.

Bien sûr, sur ce long chemin, il y eut des joies incommensurables. Des stades en liesse. Des matchs d'anthologie. Des trophées. Des victoires inespérées. Il y eut des blessures aussi. Physiques et morales. À 17 ans, le médecin du FC Metz me déclare inapte à la pratique du football de haut niveau. De 1972 à 1979, encore jeune talent prometteur, je passe huit fois sur le billard. Certains observateurs, toujours bien avisés, prédisaient que mon corps meurtri ne pourrait jamais me permettre d'accomplir une grande carrière. D'autres, encore moins bienveillants, pariaient sur ma retraite anticipée avant

mes 25 ans. Bien plus tard, en 2015, lors de mes ennuis avec la FIFA, mes ennemis se réjouissaient bruyamment de ma chute dont ils espéraient qu'elle serait « finale ».

En regardant dans le rétroviseur de ma vie, je pourrais emprunter ce magnifique titre au journaliste et écrivain Philippe Labro inspiré d'un proverbe japonais : « Tomber sept fois et se relever huit ». Des coups, j'en ai reçu, bien plus souvent que j'en ai, à mon tour, donné. J'ignore pourquoi mais depuis mes plus jeunes années, j'ai souvent suscité la jalousie. Est-ce la conséquence de cette impression de facilité et de désinvolture que je dégage ? C'est d'ailleurs, je peux l'avouer aujourd'hui, une posture que j'ai souvent cultivée à dessein. J'aime traverser la vie à la manière du ballon que je frappais en feuille morte sur coup franc : avec légèreté et bonheur. Certains peuvent, à tort, garder de moi l'image de ce numéro 10 aux yeux rieurs, qui jouait en marchant, presque en sifflotant. Ils ne mesurent pas tout le travail de forcené accompli durant de longues années à l'entraînement. Mais je n'ai jamais voulu fatiguer les gens en leur parlant de tous ces efforts et de tous ces sacrifices. À mes yeux, le foot a toujours été une fête. Une joie à offrir en partage.

Plus tard, dans ma vie de sélectionneur, puis celle de dirigeant, j'ai continué à adopter cette philosophie. À la manière d'un « *never explain, never complain*¹ » si cher à la reine Victoria. Une façon pour moi d'éviter de me justifier sans arrêt sur mes choix et mes actions.

1. « Pas de jérémiades, pas d'excuses. »

Prologue

Depuis mes 17 ans, je vis sous le regard scrutateur des médias. Joueur, chacun de mes matchs était disséqué au scalpel et mes rares contre-performances prenaient des allures d'affaires d'État. En 1982, durant la Coupe du monde, en Espagne, un grand quotidien sportif s'est même posé la question de savoir si « l'équipe de France jouait mieux sans Platini ». Dirigeant, chacune de mes sorties médiatiques menaçait de provoquer un tremblement de terre, comme lorsque, au Brésil en 2014, je demandai aux Brésiliens, peut-être de façon maladroite, de « profiter » du mois de fête de la Coupe du monde, en dépit des tourments sociaux qui agitaient le pays.

En choisissant de mener une carrière politique dans le football, j'ai dû me résoudre à mettre de l'eau dans mon vin, à moins taquiner mes interlocuteurs, par exemple. J'ai toujours aimé chambrer gentiment. C'est dans mon ADN. Quand on est joueur de football, c'est un mode de communication habituel. Mais quand on fréquente les hautes sphères du pouvoir ou des dignitaires étrangers, il faut changer de paradigme. On marche sans arrêt sur des œufs et on peut, sans le vouloir, blesser des gens.

Reste que le jeune enfant qui usait ses souliers dans la rue Saint-Exupéry de Jœuf sommeille toujours en moi. Je reste et je resterai quelqu'un de spontané, direct et entier. Je n'aurai jamais les talents d'orateur d'un François Mitterrand ni la faconde d'un Bernard Tapie. Dribbler avec les mots n'a jamais été chose aisée et spontanée, même si je pense, en toute humilité, avoir fait quelques progrès dans ce domaine. Ainsi, parfois de

manière malhabile, je peux glisser sur une déclaration et alimenter des polémiques aussi vaines qu'inutiles.

La dernière en date remonte à mai 2018, quand, invité de l'émission de mon ami Jacques Vendroux « Stade Bleu », sur Radio France, j'ai utilisé le terme de « petite magouille » pour expliquer que la France et le Brésil avaient, en 1998, bénéficié d'une position de tête de série favorable afin de maximiser les chances que les deux équipes ne s'affrontent pas avant la finale. Une pratique qui existe depuis belle lurette au sein des comités d'organisation des Coupes du monde qui se sont succédé au cours des cinquante dernières années. Une tradition au tennis, où les deux têtes de série sont placées dans deux parties de tableau différentes afin qu'ils se retrouvent seulement en finale en l'ayant, bien évidemment, mérité sportivement. Mais moi, Platini, que n'avais-je pas dit là ! C'est vrai, « magouille » n'était pas le plus approprié ; si j'avais été plus politiquement correct, j'aurais employé « astuce », mais voilà, c'est comme ça ! La « petite magouille » a fusé comme une reprise de volée. Mais vraiment pas de quoi en faire tout ce pataquès ! Les médias du monde entier se sont acharnés sur cet écart linguistique.

C'est d'ailleurs une des raisons qui m'ont incité à prendre la plume. Pour me raconter. Pour vous raconter. L'orage est passé et aujourd'hui je ne crie plus seul dans le désert.

En 1987, à la fin de ma carrière de joueur, je m'étais déjà livré dans une autobiographie, *Ma vie comme un match*¹.

1. Robert Laffont.

Prologue

Je commençai alors l'ouvrage par cette phrase définitive : « Je suis "mort" à 32 ans, le 17 mai 1987. » Ce jour-là, par un triste après-midi pluvieux turinois, je quittais la scène après quinze ans de carrière comme footballeur professionnel. À ce moment-là, en empruntant le long couloir du Stadio Comunale, les yeux emplis de larmes, je ne pouvais pas encore m'imaginer que je reverrais si vite la lumière.

L'année suivante, en 1988, je serais nommé sélectionneur de l'équipe de France pendant quatre belles années pour ensuite devenir un dirigeant important du football mondial. C'est de cette période-là que je vais vous parler en vous racontant aussi mes meilleurs souvenirs de joueur.

Ce quart de siècle qui m'a apporté autant de fierté que ma carrière de joueur. Je vous raconterai tout. Mes joies et mes peines. Les petits comme les grands secrets. Les coulisses de la magnifique Coupe du monde 98 et aussi mes relations complexes avec Sepp Blatter, sans oublier les réformes que j'ai lancées pour le « beau jeu ». Je partagerai aussi le regard que je porte sur le football d'aujourd'hui. Un sport roi qui se trouve à la croisée des chemins.

Je reviendrai sans haine ni aigreur, mais simplement de façon factuelle, sur la machination ourdie contre moi pour m'écarter de la présidence de la FIFA. Un poste de patron du foot mondial qui m'était promis avant que la prétendue commission d'éthique de la FIFA ne me suspende « de toute activité liée au football sur un plan national comme international ». Un comble pour moi qui

Entre nous

n'avais jamais eu à connaître durant mes quinze années de carrière sur le terrain l'offense d'un carton rouge.

Je veux aussi vous dévoiler les dessous pas toujours reluisants de ce monde de pouvoir et d'argent. Un milieu où tous les coups semblent permis, comme ce jour où un homme de main a tenté de corrompre l'un de mes proches pour acheter des informations destinées à me nuire. Après quatre ans de suspension, quatre ans de silence, quatre ans de réflexion, voici le moment venu de vous parler. Simplement. Entre nous.

Chapitre 1

Dirigeant pour l'amour du jeu

Respirer. Profiter de l'instant présent. Savourer. Je suis dans le même état d'esprit qu'autrefois, lorsque je gravissais les escaliers de la tribune d'honneur pour aller chercher la Coupe. Une seule obsession m'habitait alors : en faire un moment d'éternité. Ce 29 janvier 2007 est l'aube de toutes les promesses pour ma seconde vie. Trois jours auparavant à Düsseldorf, j'ai été élu, à 51 ans, président de l'UEFA (Union des associations européennes de football) face à l'indéboulonnable et regretté Lennart Johansson¹, l'ogre suédois, en place depuis 1990.

Sur la route qui me mène en Suisse où se trouve le somptueux siège de l'UEFA délicatement posé sur les rives du lac Léman à Nyon, je saisis chaque seconde et j'en étire chaque fragment. Si ce n'est pas ça le bonheur, ça y ressemble drôlement. Seul au volant de ma voiture, je suis comme un môme qui va mettre un siècle à déballer ses cadeaux de Noël.

Oui, ce jour-là, j'ai bien décidé de jouer la montre. Et je sais que personne ne m'infligera de carton jaune pour cette conduite. L'aiguille du compteur ne dépasse pas les

1. Il est décédé le 4 juin 2019, à l'âge de 89 ans.

90 kilomètres à l'heure sur l'autoroute. À travers la vitre, ma vie défile avec allégresse. Mes premiers ballons de la rue Saint-Exupéry à Jœuf. La 404 verte de mon père remplie de maillots. Mes dimanches sur le pré. Le maillot « Fruité » de l'ASNL. Les Verts de Saint-Étienne. La nuit de Séville. L'Euro 84. La Vieille Dame. Guadalajara. Mes quatre années de sélectionneur. La Coupe du monde 98. Mes premiers pas à la FIFA aux côtés de Sepp Blatter... Les images d'une vie extraordinaire.

Il me revient en mémoire aussi tous ces grands hommes qui ont jalonné mon histoire : mon papa Aldo, ancien capitaine et n° 10 de talent de l'équipe de football de Lorraine, puis dirigeant à Nancy. Jacques Georges, Lorrain lui aussi, président de l'UEFA de 1983 à 1990. Fernand Sastre, coorganisateur de la Coupe du monde 98 avec moi. Les capitaines d'Industrie Jean-Luc Lagardère et Giovanni Agnelli. Tous des mentors, des guides, des « *role models* » comme on dit en anglais. Si je suis orphelin aujourd'hui de tous ces pères spirituels, j'essaie de les faire vivre à travers moi. Le souvenir de leurs valeurs constitue un trésor inestimable. Il n'est pas un jour sans que je pense à eux. Je dois à ces grands dirigeants ce que je suis devenu. Ce n'est pas un hasard si, en ce jour de janvier 2007, je me retrouve sur le toit de l'Europe. J'ai sans doute voulu de manière inconsciente suivre leur trace.

Beaucoup de personnes me demandent encore aujourd'hui pourquoi j'ai embrassé une carrière de dirigeant au lieu de rester proche du terrain en tant que sélectionneur ou entraîneur de clubs. Je dois avouer

que ce ne sont pas les opportunités qui ont manqué ! En 1992, je suis encore sélectionneur des Bleus quand Ramon Mendoza, le président du Real Madrid, veut absolument que je devienne entraîneur des Merengues. Il me tend même un chèque en blanc et me dit d'y mettre la somme que je souhaite. Et dire que certaines mauvaises langues prétendront, plus tard, que j'ai toujours couru après l'argent.

Non, moi en 1992, je décide de prendre, en tant que bénévole, le chemin de la coprésidence de l'organisation de la Coupe du monde 98. Une façon de rendre au football ce qu'il m'avait donné.

Joueur, j'étais à mille lieues de m'imaginer devenir un dirigeant du football après ma carrière. À l'époque, seuls le ballon et mon obsession de marquer des buts comptaient.

Mais un événement va profondément modifier ma façon de penser. En 1990, sélectionneur de l'équipe de France depuis deux ans, je suis invité par la FIFA à participer à un groupe de travail¹ pour réfléchir à l'évolution du jeu, la *task force* 2000. Son président João Havelange est inquiet. Il est très contrarié par le jeu violent qui conduit certains joueurs, à l'instar de l'international néerlandais Marco Van Basten, à mettre un terme à leur carrière dès l'âge de 28 ans. La Coupe du monde qui vient de s'achever en Italie avec une courte victoire de l'Allemagne sur l'Argentine de Maradona (1-0) est la plus pauvre de l'histoire en moyenne de buts par match².

1. *Task force* FIFA 1990.

2. 115 buts inscrits et une moyenne de 2, 21 buts par match.

Certaines rencontres ont vraiment été affligeantes en terme de spectacle, à l'image de ce lénifiant Irlande-Égypte durant lequel les Pharaons vont multiplier inlassablement le même schéma de jeu : passe en direction du gardien qui se saisit à la main du ballon avant de mettre un siècle à relancer. Une tactique qui consiste à jouer davantage contre l'horloge que contre l'adversaire. Pour moi, joueur à l'âme résolument offensive, il s'agit d'une insulte faite au beau jeu.

Un antijeu criminel à l'opposé de ma philosophie du football. Quand j'évoluais au poste d'attaquant de pointe, j'enrageais contre ces défenseurs frileux qui préféraient jouer la sécurité en filant la balle au gardien. Cela entraînait une multiplication de courses désespérées pour l'avant-centre qui s'épuisait à chiper un ballon imprenable.

C'est donc fort de mon expérience de joueur international que j'expose mes idées au groupe de travail de la FIFA. Je prends ce rôle très à cœur. J'ai trouvé très élégant de la part de João Havelange de donner la parole aux joueurs. C'est une ouverture inédite et une avancée prometteuse, en un sens démocratique. Trop longtemps, on les a considérés comme des marionnettes à l'intelligence au ras des pâquerettes. Or, ce sont les joueurs qui sont l'essence de ce sport. Ce sont eux qui doivent avoir, en premier lieu, voix au chapitre. Je ne suis pas un orateur né mais, quand il s'agit de parler de football et de défendre le beau jeu, je me sens animé d'une grande force de conviction. Je pense que je pourrais même renverser des montagnes. Durant ces réunions avec les

Dirigeant pour l'amour du jeu

membres de la FIFA, j'avance mes propositions avec une telle fluidité que mon auditoire est rapidement captivé. Les meilleures idées sont souvent les plus simples. Ainsi, si la passe en retrait autorisée au gardien nuit à la beauté du jeu, eh bien interdisons-la !

Le monde du football est, par nature, assez conservateur. Pas toujours évident de faire bouger les lignes des membres de l'International Football Association Board (IFAB) qui sont les gardiens des Lois fondamentales du jeu. Le succès planétaire du football repose depuis sa naissance sur la simplicité de ses règles. C'est un des principes que l'on doit toujours garder en tête. En l'occurrence, la règle concernant l'interdiction pour le gardien de prendre le ballon à la main sur une passe de l'un de ses coéquipiers est immédiatement compréhensible. « Simple comme bonjour », comme on dit chez moi. Bingo, cette nouvelle loi est adoptée deux ans plus tard en 1992. Ses effets sont immédiatement quantifiables. Selon des études de la FIFA, le temps de jeu effectif, c'est-à-dire les moments où le ballon est « vivant », a augmenté de près de 15 %. Et naturellement, plus il y a de temps de jeu, plus les chances de marquer des buts augmentent. Cette modification a aussi eu comme vertu de modifier considérablement le rôle du gardien de but qui est devenu un « vrai » footballeur, utilisant davantage ses pieds.

Je pense que c'est ma sensibilité de joueur qui m'a permis d'avoir eu cette idée qui, de l'avis de nombre d'observateurs, a révolutionné le football. De la même manière, j'ai toujours maudit les « bouchers » du ballon rond qui

Entre nous

n'étaient animés sur le terrain que de la seule volonté de faire mal à l'adversaire. Je me rappelle que, joueur, je prévenais souvent mon vis-à-vis, en lui disant qu'il pouvait tout essayer pour m'arrêter, tirer le maillot ou me retenir par les bras. Je ne le mettais en garde que sur une seule chose : ne surtout pas me tacler par derrière. Combien de carrières ai-je vues foudroyées en raison de blessures graves, telle une rupture du tendon d'Achille, consécutive à un mauvais geste ? Dans le jargon du football, on dit même qu'il s'agit d'un « attentat ». Avec cette volonté chevillée au corps de toujours protéger la personne et privilégier le spectacle, j'ai réussi à imposer que le joueur en position de dernier défenseur prenne directement un carton rouge s'il empêchait de façon illicite l'attaquant d'aller au but.

Ces deux victoires pour le bien du jeu m'ont permis d'étalonner ma force de persuasion au sein d'instances pas toujours promptes au changement. Elles m'ont aussi convaincu que l'on pouvait avoir une réelle influence sur le football sans avoir forcément à chausser des crampons et marquer des buts. J'ai également compris à ce moment-là que, pour faire perdurer sa magie universelle, le football avait besoin d'intelligence, de conviction et de vision. J'avais 35 ans et je sentais intuitivement que je pourrais, pourquoi pas, un jour, remplir ce rôle.

Mais toujours pour l'amour du jeu et surtout pas du « je ».